

Introduction: Vie publique, lieux partagés

*Perla Korosec-Serfaty
Université de Montréal
Faculté de l'aménagement
Ecole d'architecture de paysage
C.P. 6128, succursale A
Montréal, Québec
Canada H3C 3J7*

Les lieux publics sont un legs, anonyme et transmis de tous à tous de génération en génération, et dont nous avons la conscience plus ou moins claire qu'il est un legs de liberté. Car au delà des références savantes à l'agora, la stoa ou le forum, au delà de l'attrait des images simplifiantes que nous avons souvent de la manière dont les civilisations antiques concevaient et utilisaient leurs lieux publics majeurs, au delà même de la poétique de la ville que chacun d'entre nous abrite en soi à sa façon, il reste que nous savons que les rues, les places sont les domaines du public, parce que le public, en tant que concept politique qui sous-tend les conceptions de la sociabilité, se forme, se définit, et évolue en étroite relation avec les lieux qu'il se donne.

Ce legs de liberté est d'autant plus précieux qu'il concerne nos actions les plus humbles, et les plus ordinaires, comme celui pour chacun de nous de déambuler à sa façon dans son quartier ou dans sa ville, mais aussi nos actions les plus dramatiques, comme la manifestation politique, la révolte, ou les célébrations collectives.

C'est pourquoi les grands lieux urbains dévoilent la ville de manière irremplaçable, dans ce qu'elle a de plus propre et peut-être de plus grand, à savoir sa vocation de liberté, et surtout de liberté partagée, reconnue à tous. Partout où la terreur et la souffrance d'un peuple prévalent, les rues et les places sont sous étroite surveillance, et souvent mortes. Lorsque la négligence se révèle, et que les lieux privilégiés de la vie publique expriment la déréliction, le sentiment de l'abandon se double de ressentiment. Et là où la sociabilité publique est tenue en peu d'estime, leur appropriation est inégalement partagée entre des groupes dominateurs. Lorsqu'enfin un vent de libération se lève, le premier geste est de descendre dans la rue, d'occuper les places de mille manières qui sont autant de revendications et de défenses d'un patrimoine commun.

Si les grands lieux urbains dévoilent la ville, un nombre très varié de lieux publics sans éclat accueillent nos démarches routinières, qui pourtant maintiennent vivant ce legs de liberté. Et nous savons qu'aucune des grandes actions qui marquent symboliquement les territoires publics de manière durable ne seraient possibles sans, justement, la continuité, la durée, la répétitivité, la variété des gestes d'appropriation quotidienne, que l'on accomplit sans y penser, mais pour lesquels on choisit justement des lieux publics.

C'est pourquoi, tracer une rue, aménager un square de quartier, s'inscrivent dans le projet de faire la ville dans son essence. Il y a certes de grands lieux urbains, et d'autres plus obscurs, mais les uns ne pourraient être sans les autres, à moins de perdre leur sens.

D'ailleurs, ce que nos cheminements et nos appropriations révèlent d'expressions de la liberté ont leur racine dans le sens même des mots que nous utilisons pour parler du "public", et, par relation dialectique, du "privé".

Alors que ce dernier véhicule les concepts de domestication d'abord, de domesticité et de familiarité ensuite, le public est, rappelons-le après bien d'autres, ce qui appartient à, concerne, et émane du peuple, et donc des institutions qu'il se donne, et qui supportent une autorité, celle de l'Etat. Il en découle que ce qui est privé est ce qui est personnel et réservé à un usage propre, tandis que le public ne peut faire l'objet d'une appropriation particulière, mais doit, au contraire, être maintenu comme bien commun. L'appartenance à la communauté d'une chose publique (la *res publica*) situe celle-ci en dehors des transactions commerciales, pour la soumettre à l'usage mais aussi à la vue et à la jouissance de tous. On signifie donc comme public ce qui est montré aux autres, qui se déroule sur les lieux partagés, en présence des autres. Ainsi, sociabilité et vie publique se chevauchent, et dérivent souvent vers le festif, le spectacle spontané et organisé.

Ces connotations théâtrales, ludiques, et cérémonielles du partage territorial se distinguent de celles qui accompagnent le privé comme intimité, partage dans les limites du chez soi, hors du regard des intrus, mais aussi comme propriété privée. Elles s'ajoutent, dans leur plénitude, à celle du pouvoir public sur des lieux dont on reconnaît alors l'importance civique en tant que "bien public", auquel il faut non seulement donner une existence digne de ce nom dans l'aménagement d'une ville, mais dont il faut aussi protéger l'héritage sous ses formes les plus variées.

Ce numéro spécial consacré aux espaces publics veut contribuer à ces deux objectifs de création et de soutien de ce "bien public" en donnant la parole en priorité à des praticiens, tous architectes, urbanistes ou sociologues urbains au Canada, dont c'est le métier de remettre à l'honneur ces lieux de vie partagée.

J'ai invité Barry Sampson à nous faire part des réflexions que lui suggèrent les relations qu'entretiennent à travers le temps les formes et le sens social des espaces publics urbains. Son texte a été inspiré par une visite à Montréal, qui jouit d'un héritage original en matière de places publiques.

Dans le prolongement de ce premier texte, Hugues Desrosiers fait le récit des actions entreprises pour redonner une vie sociale digne de ce nom à la Place Royale, lieu des origines de Montréal. Cette place représente un cas d'espace public vidé de son activité au cours des ans, et dont on entend délibérément de lui redonner vie pour honorer le passé de manière moderne.

Passant de Montréal à Toronto, Kenneth Greenberg montre à partir d'exemples variés comment la manipulation des espaces publics est utilisée pour réhabiliter ou aménager des pans entiers de la ville, et donc pour contribuer à la renaissance de la vie publique.

Béatrice Sokoloff énonce la base théorique d'une intention semblable, telle qu'elle est mise en pratique à Berlin et Barcelone, où la reconstruction a été l'occasion d'une remise à l'honneur spectaculaire des espaces publics.

J'ai invité Louis Sauer a introduire le point de vue de l'expérience quotidienne des espaces, et à parler de ces efforts constants et ordinaires que tout un chacun accomplit pour donner sens à la face publique de toute cité. Son analyse de Boulder, Colorado, souligne l'importance de l'interprétation dans la lecture que nous faisons du paysage des rues, des façades des édifices et de l'ordre spatial urbain.

Un bref texte collectif clôt ce numéro. Son but est d'introduire quelques doutes sur l'opposition apparemment claire entre le public et le privé, et, par extension, entre l'intérieur et l'extérieur. Dans le but d'équilibrer les approches plus pragmatiques qui ouvrent et forment l'essentiel de ce numéro, ce texte cherche à donner un peu plus de place à l'expérience des lieux, en décrivant de manière impressionniste un édifice à l'abandon et l'ambiguïté de son statut d'espace ouvert qui permet pourtant l'expérience de l'intériorité.

Introduction: Public Life, Shared Places

*Perla Korosec-Serfaty
Université de Montréal
Faculté de l'aménagement
Ecole d'architecture de paysage
C.P. 6128, succursale A
Montréal, Québec
Canada H3C 3J7*

Public urban places are an inheritance, anonymous and transmitted by all to all from generation to generation. We are more or less conscious about it being a legacy of freedom. We are familiar with references to the agora, stoia or forum, and attracted by simplified images about how ancient civilizations conceived and used their major public places. We also know the poetics of town that one carries in oneself in one's own way. Yet, streets and places are public domains, because 'public', as a political concept that underlies the conceptions of sociability, is formed, defined and evolved in strict relation with the places it chooses.

This inheritance of freedom is all the more precious that it concerns our most humble and ordinary activities, for instance, a stroll in our neighbourhood or in our town. It also concerns our most dramatic actions such as political manifestations, revolts or collective celebrations.

This tells us why the large urban places reveal the town in a unique fashion, in its most specific and major aspects, i.e., in its vocation for freedom and in particular of shared freedom, such as everyone should be granted. In all places where terror and suffering prevail, streets and squares are under strict control, and often deserted. When neglectfulness becomes evident and the important places of public life are forsaken, then abandonment is accompanied by resentment.

Where public sociability is in poor esteem, the appropriation of public places is unequally shared by dominant groups. Finally, when the wind of freedom begins to be felt, the first reaction is to hit the streets. This is then also a vindication in defense of a shared patrimony.

If grand urban places reveal the town, many other public places without special qualities are containers of our routine, of those daily actions that maintain alive this inheritance of freedom. We also know that none of the large endeavours that symbolically mark public territories in a durable manner would be possible without, precisely, the continuity, duration, repetition and variety of daily gestures of appropriation. These are the ones that are accomplished without thought but for which public places are chosen.

To plan a street or to design a neighbourhood park, thus are an inherent part of the making of the city. Indeed, some urban places are greater than others, but no great place could be without the more obscure ones, lest the greater ones lose their meaning.

Our strolling through the streets and our appropriation of public places are as many expressions of freedom. They have their origin and justification in the meaning of the very words that we use, such as "public" and "private".

Whereas the concept of "private" refers firstly to domestication, and secondly to domesticity and family life, the concept of "public" - as many authors have pointed out - belongs, concerns and *emanates* from people. "Public" refers to the institutions that sustain the people and, further, to an authority that represents it, that is to the State. Following from this, "private" is what is personal and reserved for one's own use, whereas what is public cannot be personally appropriated; on the contrary, it must be kept as a shared wealth. The fact that one thing belongs to all (*res publica*) places it outside commercial transactions, and reserves it for general view and use. As a consequence, we designate as "public" what is shown to others, and what takes place on shared places, in the presence of others. Therefore, sociability and public life overlap and, most importantly, imply potentially festive encounters and celebrations.

These dimensions are of the theatrical, play and ceremonial orders, as opposed to the dimensions of the concept of "private". By "private" we mean intimacy, a sharing within the limits of the home, away from the intrusion of others; we also mean private property.

The connotations of "public", together with the notion of "public domain" inherent to the places which are important to the citizenry of a given country, make up what is recognized as a "public good". It must be recognized as such in the making and evolution of cities, and its very diverse manifestations - under the form of grand or humble streets, squares or parks - must be maintained.

Of the many ways for us to contribute to this recognition and protection of public territories, we have chosen to ask practitioners and urban sociologists living in Canada to express their views and describe their design experiences.

I have asked Barry Sampson to adopt a personal reflective approach, and to address the broad issue of the relations through time between form and the social meaning of public places. His article was written after he visited Montreal, which enjoys an original legacy in terms of public places.

Building upon the Montreal context, and as a follow up to the first paper, Hugues Desrosiers describes the actions that are being taken to bring back life to the Place Royale, where the city originated. It is an example of a square where social life disintegrated through time and which is deliberately redesigned to honour the past in a modern way.

Changing cities to Toronto, Kenneth Greenberg relates the use of public spaces as a major mechanism to rehabilitate or create neighbourhoods, and therefore to enhance the public dimension in cities.

Béatrice Sokoloff articulates the theoretical context of a similar intention, as experienced in Barcelona and Berlin, where the reconstruction of these cities was based on the manipulation of public open space.

I invited Louis Sauer to introduce a more experiential approach to the public facets of the city by addressing the common efforts people make to draw meaning and understanding from what cities offer to public view. His analysis of Boulder, Colorado,

stresses the importance of interpretation in the reading of streetscapes, building façades and the general ordering of cities.

A short co-authored paper concludes this issue. Its purpose is to introduce doubts about the seemingly clear-cut opposition between public and private, and, by extension, between outside and inside. In order to balance the more pragmatic approaches, this paper builds on the experiential approach by describing a derelict building with an ambiguous status as an open space allowing private and intimate experiences.